Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste .... $ 1.00

11eme. ANNEE No. 251 OTTAWA, MERCREDI 19 NOVEMBRE 1890 LE NUMERO 2 CENTS

Lectures du Soir

L'EXPLOIT D'UN DETROUSSEUR DE TRAIN

Un audacieux vol, encore enveloppé d'un certain mystère, a été commis pendant la nuit sur la ligne de chemin de fer de Géorgie, entre Augusta et Atlanta, au détriment de la compagnie des messageries connue sous le nom de Southern Express.

Deux trains partent tous les soirs à onze heures et demie, l'un d'Atlanta pour Augusta et l'autre d'Augusta pour Atlanta, et la compagnie de messagers ne transporte pas par ces trains de colis pour les stations intermédiaires, de sorte que ses agents s'enferment dans leurs wagons et s'étendent tranquillement sur une couchette. Or, pendant le trajet, un adroit voleur s'est introduit subrepticement dans le wagon de messagerie du train se rendant à Augusta, et profitant de ce que l'agent dormait profondément, a pris ses clefs, a ouvert le coffre-fort et s'est emparé de tous les paquets d'argent qui s'y trouvaient et formant une somme totale de $12,000. Ficklen ne s'est aperçu de rien ; mais, arrivé à Augusta il n'a pas retrouvé les clefs du coffre-fort. Finalement on a dû se décider à forcer le coffre, et c'est alors seulement que le vol a été découvert. Mais ce que l'on ne peut s'expliquer c'est comment le voleur a pu pénétrer dans le wagon sans réveiller l'agent.

La surprise causée à Augusta par ce singulier vol a été mise bientôt à son comble par une dépêche d'Atlanta annonçant qu'un autre vol, quoique moins important avait été commis dans des circonstances identiques dans le train se rendant dans cette dernière ville. Les deux vols ont été commis sans aucun doute par le même individu qui a dû monter tranquillement dans l'un des trains, à une station intermédiaire, et après avoir fait son premier coup, descendu à la station suivante pour remonter ensuite dans l'autre train allant en sens inverse.

C'est la première fois, croit-on, qu'un fait de ce genre se produit sur une ligne de chemin de fer aux Etats Unis, et les détectives chargés d'en rechercher l'auteur sont tout dérouté.

UN EPISODE DU SIÈGE DE PARIS

C'était dans les premiers jours de janvier 1871, la disette de vivres était extrême, 5 onces de pain par jour, et quel pain ? la farine seule y manquait, c'était une composition des produits les plus disparates qui, broyée, pétrie et mise au four, avait beaucoup d'analogie avec les tourteaux de colza ou de chennevis que l'on donne en nourriture aux bêtes à cornes pendant l'hiver.

La viande de bœuf était une rarété, celle de cheval etait à peu près la seule fournie par raisons de ¼ de livre par jour pour chaque adulte encore fallait-il être pourvu d'une carte de subsistance, donnée dans chaque quartier, ce qu'il fallait de formalités pour obtenir une carte est incroyable, attestatation de résidence par le propriétaire, visa de la Mairie, etc., etc., enfin tous les ennuis que peut engendrer la routine administrative, dont la défiance est éveillée par la crainte d'être trompée

Il fallait, pour obtenir des vivres, aller faire une station assez prolongée à la porte des magasins, ou des boucheries municipales et attendre son tour pour être servi.

Près des abattoirs de Grenelle, un dépôt de vivres était établi ; dès 5 heures du matin, les mères de famille étaient installées sur le trottoir, attendant l'ouverture de l'établissement, afin d'obtenir, moyennant finances, la maigre pitance allouée par le conseil de défense. Toutes ces pauvres femmes se connaissent de vue, tous les deux jours, depuis plus de deux mois, elles se rencontraient à la porte des magasins de déchets municipaux, comme l'on nommait par une douloureuse ironie les dépôts de vivres.

L'une de ces malheureuses, dont la santé était chancelante, n'avait pas paru ce jour-là ; une de ses voisines en ayant fait l'observation, une petite fille de 7 à 8 ans répondit : Maman est bien malade, je suis venue à sa place. Cette pauvre enfant était à peine vêtue et grelottait sous les morsures d'un froid de 15 degrés centigrades.

Mme M..., robuste femme d'ouvrier, dont le mari servait dans le bataillon du génie mobilisé, prit la carte de subsistance de l'enfant et la renvoya chez elle lui disant de prévenir sa mère qu'elle se chargeait de lui porter ses vivres aussitôt qu'elle-même serait servie.

Quelques minutes plus tard la distribution commençait, la dame M..... une des premières fut servie, elle porta ses provisions chez elle et revient prendre son rang pour attendre le tour de la malade.

Depuis plus de 24 heures le canon prussien s'était arrêté dans son œuvre de destruction cela laissait un peu de répit à la population, de ce quartier exposé au feu des batteries allemandes.

Tout à coup, vers 8 hures du matin, une furieuse canonnade écla, ta, les [illegible] sifflaient dans l'air, s'abattaient sur les maisons, effrondraient [illegible] brisant les arbres et portant la dévastation et la mort dans toutes les habitations occupées en partie par des ouvriers.

Les femmes se serrèrent au long des maisons, le côté où se faisait la distribution était en quelque sorte à l'abri des projectiles.

Le magasin devait fermer à 9 heures, et chacun activait la besogne, la femme M..... tenant dans sa main le [illegible] paquet formé par les rations de la malade, traversa la rue chancelante pour porter la portion à la pauvre souffrante. Une détonation, plus forte que les autres, ébranla les vitres, un obus de gros calibre s'abattant sur le milieu du [illegible] une explosion formidable, et la malheureuse femme fut frappée au ventre par un morceau pesant peser 12 ou 14 livres. Quel spectacle navrant que de voir une créature mourant victime de la charité. Toutes les personnes présentes s'empressaient autour d'elle, ses intestins traînaient à terre, ce fut une scène inexprimable. La canonnade continuait sans que personne parut s'en préoccuper, et chose surprenante, les obus pleuvaient tout autour de la foule qui ne tuait les restes de cette obscure victime des querelles des souverains, pas une personne ne fut blessée, la mort sembla, pour ce jour-là du moins, être satisfaite de son œuvre.

LES FUNERAILLES AUX ANTILLES

Dans le voyage que nous avons fait en avril et mai derniers aux Antilles nous n'avons pas été peu surpris de voir comment on faisait là les funérailles, écrit un voyageur.

C'est toujours l'après-midi, vers les 4 heures qu'on procède aux enterrements.

Les services sur le corps y sont presque inconnus. Ce n'est pas qu'on néglige de prier pour les morts, car bien que l'honoraire des messes basses soit de $1, les prêtres suffisent à peine à acquitter toutes celles qu'on demande, c'est en conformité d'une coutume fort ancienne et qui a dû son origine à la pénurie des prêtres dans le debut et au manque absolu de chantres dans bien des endroits.

On voit donc arriver les corps vers les 4 heures, généralement portés à bras et suivis d'une foule nombreuse, tous en habits de fête. Deux femmes, derrière le corps, portent chacune une chaise pour servir à le déposer à la porte de l'église, et un homme le couvercle de la bière, car on tient le mort découvert jusqu'après la prière de l'église.

En général les morts ne sont pas beaux à voir, et mettez y des négres et des négresses vous vous éloignerez encore davantage des Apollons et des Vénus. Mais laids ou point beaux on veut les voir tels qu'ils sont. Ajoutez que la décomposition plus au moins avancée force parfois à ne pas les approcher de trop près par égard pour l'adorat.

La levée du corps se fait comme à l'ordinaire, puis, entrés dans l'église on chante le libéra.

Comme le prêtre ne va pas au cimetière, on apporte dans un plat un peu de terre à la fin des prières, et le prêtre en prend une pelletée qu'il jette dans la bière même. Puis, aussitôt l'oraison terminée, on procède à la fermeture du cerceuil, qui se clot d'ordinaire avec des vis mais souvent aussi avec des clous, dont l'enfoncement à coup de marteau résonne dans les voûtes de l'église d'une manière fort peu agréable.

C'est pendant qu'on procède ainsi à la fermeture de la bière qu'éclatent les pleurs et lamentations de commande des assistants.

Remarquez bien que ce ne sont pas des sanglots étouffés, comme on entend parfois dans nos églises; mais ce sont de véritables cris, de bruyantes lamentations.

Nous disions de commande, car il est arrivé plus d'une fois que les assistants n'étant pas exactement au fait de la "braillerie" réglementaire, aient commencé leurs pleurs trop tôt, avant que le prêtre eût chanté l'oraison. " Arrêtez mes frères, s'est alors écrié le prêtre ; ce n'est pas encore le temps." Le silence se fait ; puis l'oraison terminée : "Eh ! bien, braillez à présent, si vous le voulez." Et aussitôt le temple de retentir de leurs cris.

Les prières terminées, la bière close, et nous ajouterions les lamentations finies, le prêtre se retire à la sacristie, le corps est enlevé pour être déposé dans un superbe corbillard qui attend à la porte, et l'on se dirige vers le cimetière qui est à distance en dehors de la ville.

La foule, hommes, femmes, enfants, suit en causant, en ricanant, quitte sans doute pour avoir poussé des lamentations dans l'église.

LA FEMME AUX SIX MARIS

Il y a une dizaine d'années vivait à Emersons's Mills (Pennsylvanie), en pleine forêt de pins, un cabaretier nommé Benton, dont la réputation n'était pas excellente, mais il avait la plus jolie fille du pays. Betty avait seize ans et, sa mère étant morte, c'est elle qui tenait le ménage du vieux Benton. Au nombre des clients du cabaret se trouvait un jeune négociant en bois M. Shott, que les beaux yeux de Betty avaient séduit et qui voulait l'épouser ; la jeune fille ne demandait pas mieux, mais le vieux Benton en avait décidé autrement. Il obligea sa fille à donner sa main à un riche propriétaire des environs, M. Aulds, qui avait bien cinquante ans, mais qui avait de bonnes terres au soleil dont Benton avait envie. Cette union, du reste, ne fut pas longue ; six mois après, Aulds mourait, laissant toute sa fortune à sa femme. C'est ce que voulait Benton; il s'empressa de vendre les terres et mit l'argent dans sa poche.

Peu satisfaite de ce procédé, la jeune veuve ne demanda pas le consentement de son père pour se remarier, un an après, avec un sieur de long nommé Grover. Au bout d'un mois Betty était veuve de nouveau, son mari ayant été tué dans un accident. Sur ces entrefaites, Shott était revenu dans le pays, aussi amoureux que jamais; il fit de nouveau la cour à la jeune veuve et l'épousa le jour même où elle atteignit ses dix-huit ans. Les époux vécurent heureux pendant un an et eurent un enfant; celui-ci était à peine âgé de quelque semaines quant Shott fut écrasé dans la forêt par un arbre qui tomba sur lui.

Betty pleura son troisième mari pendant deux ans ; puis elle se dit qu'a vingt et un ans elle ne pouvait pas rester veuve et, après avoir séché ses larmes, elle convola pour la quatrième fois avec un jeune avocat, le sieur James. Celui-ci était un ivrogne qui battait sa femme et maltraitait son enfant ; au bout de quatre mois de ménage Mme James obtenait son divorce et, quelque temps après, elle épousait un veuf nommé Rnone qui ne tarda pas à mourir de la petite vérole, laissant à sa femme une somme de $10,000. C'est alors que Betty s'est décidée à changer de pays ; elle s'est rendue dans l'Ohio, où elle a des parents, et il paraît que cette veuve à répétition, aujourd'hui âgée de vingt-cinq ans, n'est pas encore fatiguée de ces expériences matrimoniales, car on annonce qu'elle vient d'épouser un sieur Green, fermier dans le Kentucky. Il faut espérer pour elle qu'avec ce sixième mari elle aura plus de chance qu'avec les précédents.

LE BÉBÉ FUMEUR

La ville de Trenton est dans le deuil par suite de la mort, à l'âge de cinq ans, du bébé fumeur, Winfield-Scott Hancock Doran, l'enfant phénomène qui faisait depuis plus de quatre ans l'orgueil de la capitale du New Jersey.

Le petit Winfield n'était pas né la pipe à la bouche ; mais il s'en était fallu de bien peu. En réalité l'enfant fumait littéralement comme un sapeur, depuis l'âge de huit mois, sans que cela lui fit aucun mal ; et il fumerait encore, s'il n'avait été emporté en quelques jours par la diphterie. Son père était un fumeur passionné et il avait transmis à son fils son goût excessif pour le tabac. Lorsqu'il voyait son père la pipe à la bouche, il se mettait à pleurer et à crier jusqu'à ce qu'on la lui donnât, et il n'était satisfait que lorsqu'il l'avait et en tirait de grandes bouffées. Jamais il ne faisait la grimace, et il n'était content et tranquille que lorsqu'il avait une pipe ou un cigare allumé aux lèvres.

La passion du tabac s'est dévoloppée chez l'enfant avec une rapidité incroyable. Sa mère s'en est d'abord inquiétée et a consulté son médecin, mais celui-ci qui voyait l'enfant presque tous les jours, ne découvrant aucun symptôme d'empoisonnement déclara qu'il n'y avait pas d'inconvénient à le laisser fumer. Winfield est devenu ainsi l'orgueil de sa famille et bientôt de toute la ville. Il n'y avait que les étrangers qui ne connussent pas le bébé fumeur et qui s'étonnassent de rencontrer dans les rues un enfant tenant avec délices une pipe ou un cigare dans sa petite bouche.

Ceci n'est pas une histoire inventée à plaisir ; tout le monde à Trenton connaissait le bébé fumeur, et Winfield a grandi en fumant sans que cela portât la moindre atteinte à sa santé. Il était même l'enfant le plus frais et le plus rose de son quartier. Il fumait indifféremment le cigare ou la pipe de terre ou de bruyère ; mais il préférait, en général, les cigares les plus forts et les pipes déja culottées par son père. Il n'aimait pas les pipes neuves, et jamais, affirme-t-on, il ne faisait usage de cigarettes.

En dépit de la terreur qu'inspire la terrible maladie dont le pauvre enfant est mort, une foule considérable assistait aux funerailles du bébé fumeur.

LA GUERISON DE LA PHTHISIE

La presse médicale française réclame pour un médecin français, le docteur Roussel, l'honneur d'avoir découvert le premier la méthode employée par le professeur Koch pour la guérison de la tuberculose. Il semble que cette réclamation, dans ce cas, soit bien fondée.

D'après les journaux de médecine le docteur Roussel a commencé en 1883 à employer les injections sous-cutanées d'eucalyptol mêlé à l'huile d'olive stérilisée. Ce traitement réussit si on l'emploi sans discontinuer, il tue les bacilles de la tuberculose. Le docteur Roussel a expliqué le remède qu'il employait, en mars 1883, devant la société de médecine pratique.

A cette époque, il a inoculé dix-huit malades atteints de la phthisie. Six ans plus tard, en mars 1889, il a présenté de nouveau seize de ces malades ; ils étaient tous guéris. On a analysé leurs crachats et on a constaté que les bacilles avaient complètement disparu et qu'il ne restait plus de trace de la maladie.

Le professeur Koch ne prétent pas tuer directement les bacilles, mais les tissus infectés de bacilles, et il prédend amener l'expulsion ne ces tissus et des bacilles qu'ils contiennent.

Le docteur Roussel a assisté au congrès médical de Berlin, au mois d'août dernier; il a traité plussieurs poitrinaires de l'hôpital de la Charité, en leur faisant des injections sous-cutanées de métaloïdes et d'alcaloïdes. De plus prédend-on, il a fourni au docteur Koch des détails complets sur sa méthode et sur ses remèdes, et lui à expliqué tous les cas qu'il avait traités.

Le docteur Roussel soutient que son traitement de la tuberculose réussi toujours, à moins que le remède ne soit mal appliqué.

LE CARACTÈRE AMERICAIN

Nous détachons du *Holyoke Daily Democrat* la boutade suivante au sujet de l'activite inquiète, sans repos qui est le fond du caractère du peuple américain :

" Le professeur James Bryce, dit il, écrivain anglais distingué et l'auteur de *La République Americaine*, a dit beaucoup dans sa récente conférence à Brooklyn, au sujet de l'esprit de mécontentement particulier au peuple des Etats-Unis. Nous sommes, prétend le professeur Bryce, un peuple remuant et jamais satisfait, cherchant toujours des conditions d'existence nouvelles et meilleures. L'éminent Anglais, avec son *conservatisme* tout britannique, semble considérer comme un mal cette activité sans repos et ce manque de contentement de notre nation. Peu d'Américains intelligents admettent que cet esprit remuant et plein de vivacité soit un mal. Ce manque de contentement qu'à déploré le conférencier anglais a été la principale cause de nos progrès industrieis et politiques.

C'est le mécontentement causé par les conditions agicoles des établisements de l'Est qui a porté les pionniers à pousser vers l'Ouest jusqu'à ce que la République se soit étendue aux côtes de l'océan Pacifique. C'est ce mécontement qui a stimulé et fait travailler la pensée des inventeurs américains; qui a remplacé le navire à voiles par le steamer; qui a produit le télégraphe Morse; qui a substitué la moisonneuse à la faulx et à la faucille; qui a conduit l'évolution de l'aiguille trop lente à la rapide machines à coudre d'aujourd'hui; qui a crée les merveilleuses machines perfectionnées qui remplacent les anciennes presses à main si incommodes.

Un maire, revêtu de ses insignes vient d'avoir sa voiture prise en flanc et bousculée par un camion.

Il raconte l'accident devant Guibollard ; alors, celui-ci .

—Je vois ce que c'est : vous avez été pris en écharpe.

Carnet de voyage de M. Guibollard :

" Je ne sais pas pourquoi l'on parle toujours des harmonies de la nature et de l'admirable pondération des forces qu'elle met en fonction.

" Ainsi, m'expliquera-t-on pourquoi c'est justement dans les pays chauds que la température est plus élevée, comme s'ils en avaient besoin ?"

Rabais Special

En Articles d'Argenterie et en Horloges

—CHEZ—

A. & A. McMillan

98 Rue Rideau.

BIJOUTIERS EN GROS ET EN DETAIL.

Remede de Pinus

POUR les HEMORROIDES

Marque de Commerce

Onguent PINUS

Pour les hémorroïdes internes ou externes. La guérison ne manque jamais de se produire après quelques applications.

SUPPOSITOIRE PINUS—Pour hémorroïdes avec écoulement interne de sang. Remède et préventif sûrs.

Un des principaux ingrédients de ce remède est la gomme pure du Pin blanc du nord.

Mis en boites séparées.

En vente chez les Pharmaciens

—PREPARE PAR—

Pinus Medical Co.,

Ottawa, Ontario

Le remède de Piso pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

CATARRH

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédié affranchi à toute adresse contre paiement de 50 cens. E. T. Hazeltine, Warren, Pa., E. U. de l'A.

Je, soussigné, ai le plaisir d'annoncer au public de cette ville que l'organisation de mon établissement de Pompes Funèbres est achevée et que je suis maintenant prêt a exécuter tous les ordres qu'on voudra bien me confier. Mon établissement est des mieux équipés et on y trouvera tout ce qu'il faut pour les services funéraires ne toutes classes J'ai entr'autres corbillards une voiture de grande beauté et faite à mon ordre dans une des plus grandes manufactures du pays. L'assortiment des cercueils est des plus variés, et il y en a pour toutes les bourses. Le public est prié de venir à mon établissement où il trouvera un service irréprochable, des prix accomodants et des conditions généreuses.

L. GRATTON,
Vis-à-vis la Basilique.

PIANOS

A. & S. Nordheimer ont actuellement un très grand assortiment de

BONS PIANOS DE SECONDE MAIN

d'excellente Manufacture.
Prix et conditions plus avantageux qui aient jamais été offerts à Ottawa.

A & S Nordheimer
67 RUE SPARKS

Seuls Agents pour les Pianos Chickering, Steinway, Haines et Nordheimer et pour les Orgues Harmoniums de Estey et Kimball.

Henry Watters
PHARMACIEN

Coin des rues Rideau e Cumberland,
ET AUSSI
Coin des rues Sparks et Bank,

On donne un present
AVEC CHAQUE
Voiture d'Enfants
ACHETEE CETTE SEMAINE
L'assortiment est considerable
—A LA—
NATIONAL M'F'G. CO.
160 RUE SPARKS.

Persiennes,
Toiles et Poles
a Rideaux

Les meilleurs marchés dans la ville

National Mfg. Co,
160 RUE SPARKS 160
OTTAWA

A. RIBOUT
TAILLEUR COUPEUR
TAILLAGE GARANTI
Manteaux de Dames une Specialite
204 Rue Dalhousie 204

MESDAMES !

Songez bien que c'est maintenant le temps de faire le ménage de votre maison et que c'est aussi le temps de laisser vos ordres pour
Blanchissage, Teintage, Pose de Tapisseries et Peintures de toutes Descriptions.
Tapisseries Anglaises, Américaines et Canadiennes.
Venez et comparez les prix. Estimés fournis.

J. F. BELANGER
159 Rue Bank.

Attendez

LA POUDRE DE TOILETTE

ALBANI

JOSEPH BRUCE
Autrefois du Medical Hall, ancienne apothicairerie de l'Hopital Général de Montréal
Chimiste et Droguiste
205 RUE RIDEAU, OTTAWA
En face du Couvent de la rue Rideau,
(Téléphone de Bell No. 179)

FERRONNERIES

L'une des plus anciennes maisons commerciales de la vallée de l'Ottawa et des mieux qualifiées sous le rapport des bas prix de localité des articles offerts en vente

McDougall & Cuzne
Enseigne de la grosse Tarrière

—MAGASINS—
RUE SUSSEX ET DUKE, CHAUDIER
23-11-87-88

BRYSON, GRAHAM & CIE.

Vendeurs de

FONDS DE BANQUEROUTE
--LA--
VENTE CYCLONIQUE.

UN GROS SUCCES !

La course aux bargains se continue.
Et ces jours de ventes font de terribles trouees dans chaque departement.

LA CONCURRENCE TERRASSEE !

Bargains d'Or en Couvertes, Bargains d'Or en Comfortables,
Bargains d'Or en Couvrepieds.
1150 paires de Couvertes pour faire votre choix valant de $2.00 a $6.75.
Bargains d'Or en Ulsters, Bargains d'Or en Manteaux,
Bargains d'Or en Gilets-Jersey.

Nos Jerseys sont des modèles de style correct. Ils partent rapidement. Les prix commencent à $2.75 et finissent à $20.

"TOUT VA"

Bargains d'Or en Tweeds, Bargains d'Or en Etoffes à Robes,
Bargains d'Or en Sealette, Bargains d'Or en Flanelle,
Bargains d'Or en Tapis, Bargains d'Or en Epiceries,
Bargains d'Or en Chaussures.

VOYEZ : 10 à 12 pièces d'Etoffe tout laine à 29 cts. la verge.

Bryson, Graham & Cie.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE